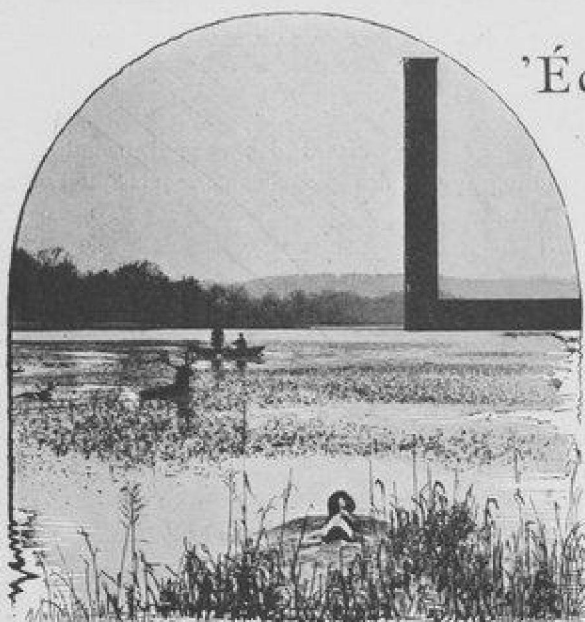


LE CHATEAU DE GLAIGNES.

BAT-L'EAU AUX ÉTANGS DE SAINT-PIERRE
(FORÊT DE COMPIÈGNE).

Équipage de Chezelles

L'équipage de Chezelles est, sans contredit, un des meilleurs de France. Il doit sa supériorité à la continuité avec laquelle une inspiration identique l'a dirigé, à la discipline de ses membres sous la conduite de leur maître d'équipage, à l'inébranlable fidélité de ces derniers aux traditions de la Vénérerie, enfin, à l'intelligence remarquable qui a présidé à l'accouplement et à l'élevage des chiens.

Le maître fait l'équipage. Par sa confiance en ses chiens, par la connaissance de leurs qualités, il augmente leur sûreté et développe leur initiative. Et quand il déploie le même tact avec ses compagnons de chasse, pratiquant, sans effort, envers eux, l'affabilité et la cordialité les plus constantes, son équipage n'enregistre que des succès et ne compte que des amis.

Il en avait toujours été ainsi sous la devise : *Picard, Piqu'hardi*. Il en eût été de même longtemps encore, si l'on n'avait vu se vérifier, une fois de plus, le vieil adage : *L'homme propose et Dieu dispose !*

On pourra voir ci-après, par la diversité des forêts dans lesquelles l'équipage a toujours chassé, que les veneurs y étaient largement garantis contre toute monotonie dans les refuites et les partis des animaux.

D'autre part, rien ne troublait une vie de camaraderie et de bonne amitié qui était de tradition dans ce milieu. Enfin, la bonne entente entre équipages du même pays y faisait de tous les disciples de Saint-Hubert des confrères, jamais des rivaux. Telle était la situation quand la mort inexorable est venu faucher, à trente-quatre ans, celui qui conservait si intelligemment, si dignement, si fidèlement la réputation des Chezelles dans la vénérerie.

Nous avons obtenu l'autorisation de publier, dans le *Sport Universel illustré*, le portrait de feu le vicomte Gaëtan de Chezelles, de « M. Gaëtan », comme on l'appelait à dix lieues à la ronde.

Ses nombreux amis nous sauront gré de mettre ainsi ce souvenir à la portée de tous.

Ils retrouveront encore ses traits dans la reproduction du tableau de Gustave Parquet, et dans quelques-unes des scènes de vénérerie que nous publions en même temps. Ces illustrations leur rappelleront, comme à nous, des années que nous ne reverrons plus, hélas ! et les quelques commentaires qui suivent fixeront dans leurs souvenirs la date de cette joyeuse période. Après avoir rafraîchi la mémoire des anciens, ce résumé pourra servir aussi à quelque chose aux jeunes, à ceux qui, après nous, chercheront le délassément de leurs occupations dans les sains plaisirs de la vénérerie.

S'ils veulent chasser agréablement, fructueusement et longtemps, nous n'hésitons pas à leur proposer comme modèle l'équipage de Picard Piqu'hardi. Car, s'il est déjà difficile de faire aussi bien que lui, il est, à coup sûr, impossible de faire mieux.



LA CHEZELLES



Picard Piqu'Hardi! le cri des Chezelles,
Retentit au loin dans les sombres forêts.
Les veneurs sont prêts, tout remplis de zèle,
Le cerf est lancé et les chiens sont après.
Les collets jaunes sont en chasse,
Mon pauvre cerf, crains l'Hallali.
Car un Chezelles jamais ne se lasse
Et montre toujours que Picard piqu'Hardi.

LES CHIENS

L'origine des chiens de l'équipage Chezelles pourrait être établie depuis deux siècles. Ils sont de sang normand, et leur premier croisement avec le sang anglais a été fait par M. le comte du Pyle, à l'aide de chiens qu'au moment de l'invasion de 1815, des officiers anglais avaient amenés en Vexin pour y chasser.

Les bâtards normands qui résultèrent de ce croisement furent la souche de l'équipage avec lequel le prince Maximilien de Béthune chassait le loup, et de celui du vicomte Roger de Chezelles.

Ce dernier et, après lui, le comte de Lubersac et le vicomte Gaëtan de Chezelles entretenirent la race avec du sang de Saintonge et de Haut-Poitou, des équipages de Saint-Légier, des Jamonnières, et de La Broise, avec des chiens

anglais du duc de Rutland, de Lord Fitz-Harding, de Lord Fitz-William, et du duc de Beaufort.

Tous les étalons étaient choisis très fins de nez, très bien gorgés et très distingués. Le talent avec lequel on a constamment su, par des croisements raisonnés, maintenir l'ensemble des chiens, et le savoir avec lequel on les faisait chasser, ne contribuaient pas peu à procurer, avec le plaisir des yeux, le charme de cette délicieuse musique qui est le complément de toute bonne vénerie.



L'ARRIVÉE AU RENDEZ-VOUS A LA CROIX-SAINT-OUEN
(FORÊT DE COMPIÈGNE).

Nos illustrations reproduisent des vues d'ensemble du chenil et les photographies des plus beaux sujets qui l'occupent actuellement.

LES MAÎTRES

Le fondateur de l'équipage est le chef actuel de la famille de Chezelles, le vicomte Roger. Il avait puisé ses principes de vénerie auprès du prince Maximilien de Béthune, son ami et



RENDEZ-VOUS A SAINT-JEAN-AU-BOIS (FORÊT DE COMPIÈGNE).

son voisin de campagne, et il débuta comme maître d'équipage en chassant de 1840 à 1846 le lièvre et le chevreuil autour de son château de Frières, dans l'Aisne.

De 1846 à 1852, il chassa le sanglier, en association avec le baron Poilly, propriétaire du château de Follenbray, dans les forêts haute et basse de Coucy et dans celle de Prémontré. La hure de sanglier a été conservée sur le bouton, en souvenir de ces débuts, bien qu'en 1853 déjà l'équipage ait été mis dans la voie du cerf où il a été maintenu jusqu'à ce jour.

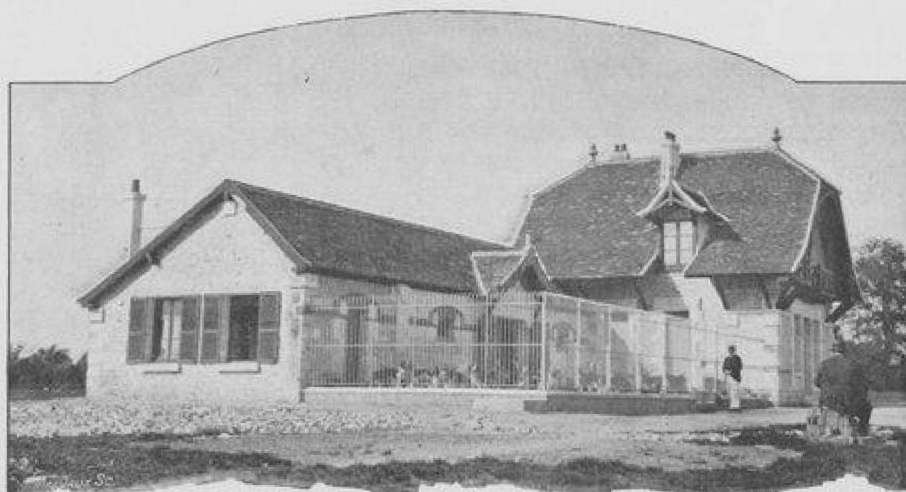
Le vicomte de Chezelles à cette époque et jusqu'en 1873, faisait ses déplacements en forêts de St-Gobain, Prémontré, de Coucy (haute et basse), de Villers-Cotterets et d'Halatte.

Les animaux attaqués dans l'une ou l'autre de ces deux dernières forêts prenaient souvent leurs partis vers celle de Compiègne, où chassait la vénerie de l'Empereur, ou bien vers celle d'Ermenonville où chassait la société de Chantilly sous la direction de M. Quiclet. Le pays fut donc parcouru dès lors en tous sens par les fidèles de l'équipage « Picard Piqu'hardi ». Ils ne peuvent pas être tous cités; car l'énumération en serait trop longue. Rappelons seulement qu'à cette époque le vicomte Roger de Chezelles était secondé par ses deux frères: le vicomte Henry, qui venait de donner sa démission d'officier des guides, et le vicomte Arthur, aussi bon valet de limier que brillant veneur.

Citons encore les noms: du vicomte de Courval, du duc de Brissac, du marquis de Lentillac, du comte de Clermont-Tonnerre, du comte de Renneville, du comte de St-Aldegonde, du duc de la Trémoille, du comte d'Hinnisdal, de MM. A. et E. de Songeon, de M. Moreau, de MM. Nacet, d'Heursel, du vicomte de Fay.

Lorsqu'en 1873, le vicomte de Chezelles résolut de mettre bas, les chiens furent repris par son cousin, le comte, aujourd'hui marquis de Lubersac, et installés dans la magnifique terre de leur maître, au château de Maucieux, en lisière de la forêt de Villers-Cotterets.

L'équipage chassait alors en forêt de Coucy, de Villers-Cotterets, d'Ermenonville, de Bretonne, de Roumard, de Dreux et de Compiègne. Il se rendit également à Arc-en-Barrois, où M^{re} le prince de Joinville daignait l'autoriser à



LES CHENILS.

prendre un certain nombre d'animaux.

En 1887, le vicomte Gaëtan de Chezelles, neveu du vicomte Roger, reprit cet équipage de famille. Aimé de tous ceux qui le connaissaient, ayant la confiance de toute sa génération, il vit ses contemporains se grouper rapidement autour de lui.

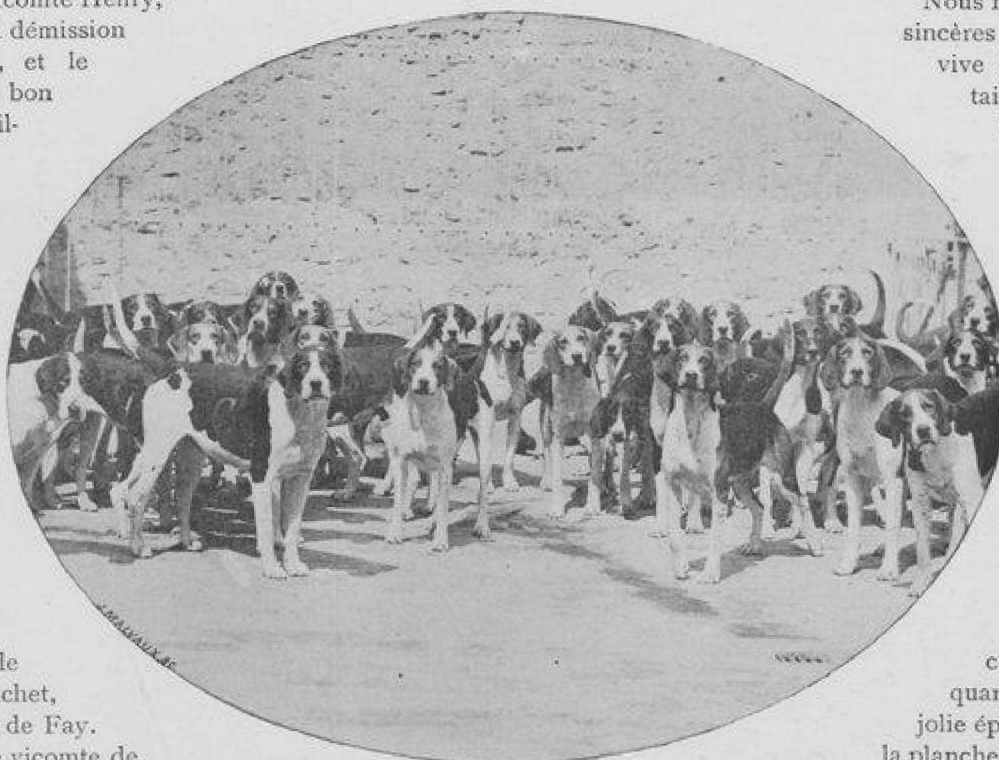
Le chenil fut alors transporté au château de Glaignes (près de la forêt de Compiègne), la superbe demeure dont nous reprodui-

sons la photographie à la page 39.

Les chasses se font l'automne à Compiègne, et le déplacement est alors à St-Jean-au-Bois; ensuite à Senlis, pendant celles d'Ermenonville. Depuis 1894, l'équipage termine sa saison en Laigue et Ourscamps.

La moyenne des prises annuelles est de 45 animaux.

Sur la légende qui accompagne dans le présent numéro la reproduction du tableau de G. Parquet: le découplé aux mares de Jaux, on retrouvera les noms des principaux habitués de ces chasses, auxquelles nous avons nous-mêmes eu le plaisir de prendre part quelquefois.

L'ÉQUIPAGE DE PICARD PIQU'HARDI
AU CHENIL DE SENLIS.

Nous faisons les vœux les plus sincères pour que l'équipage survive à son dernier propriétaire et que son œuvre si intelligente profite encore à plusieurs générations de veneurs. Vœux dépourvus de toute considération égoïste, puisqu'il est peu probable que nous puissions encore jouir beaucoup de ce qui se fera sans notre ami Gaëtan. Mais nous aurions tort de nous plaindre, du reste, à ce point de vue; car quand on a connu une aussi jolie époque, on a du pain sur la planche pour chasser « en souvenir » jusqu'à la fin de ses jours.

Comte H. d'URSEL.





LE DÉCOUPLÉ AUX MARES DE JAUX (FORÊT DE COMPIÈGNE), D'APRÈS UN TABLEAU DE GUSTAVE PARQUET.

M. Seyès.	Comte et comtesse des Courtils.	Pierre de Chezelles.
Baron Nachet.	Vicomte Deria.	Comte de Merval.
Comte R. de Pracontal.	Baron de Mandell.	Vicomte Jacques de Chezelles.
Baron de Foucaucourt.	M. de Serour.	Vicomte Arthur de Chezelles.
Baron de Pontalba.	Comte de Maille.	Comte Henry de Montesquieu.
Comte d'Orsette.	Comte de Kersaint.	M. de Rivocet.
Jacques Moreau.	Comte Costa de Beauregard.	Comte Aguado.
Vicomte Henry de Chezelles.	M. et M ^{me} Delagarde.	M. Gravier.
	M. A. Moreau.	Comte A. de Villeneuve.
	Comte de Jarnac.	Comte d'Hinnisdal.
	Vicomtesse H. de Chezelles.	Vicomte de Pracontal.
	M ^{me} de Racotal.	O. Galice.
	M ^{me} Firino.	Comte et comtesse de Beauregard.
	Vicomtesse G. de Chezelles.	
	Richard de Chezelles.	
	Comte de Sainte-Aldegonde.	
	Vicomte de Chezelles.	
	Comte de Pracontal.	
	Vicomtesse E. de Chezelles.	
	Vicomte Gaëtan de Chezelles	
	(maître d'équipage).	
	M. Quiclet.	
	Vicomte Etienne de Chezelles.	
	Victor Cauvain	
	(1 ^{er} piqueur).	

L'Élevage des Chevaux au Canada

Suite (1)

Nous regretterions de médire du « broncho » qui, dans son milieu, est parfait. Toutefois, au point de vue commercial, c'est une non-valeur. Il offre le désavantage d'être de petite taille et d'avoir le pied plutôt trop plat, ses ascendants depuis plusieurs siècles n'ayant foulé qu'un turf élastique. Ensuite, le caractère du « broncho » est franchement détestable ; toujours morne, comme regrettant sa liberté perdue, il est sujet à de brusques effarouchements qui le rendent impropre à un service de ville.

Nous ignorons jusqu'à quel point ces mauvaises dispositions sont dues au mode de dressage brutal et sommaire employé par les « cow-boys ». La seule expérience qu'il nous a été donné de faire dans cet ordre d'idées avait pour objet un animal de cinq ans, dont nous ne connaissons pas les antécédents. Il n'était plus guère ombrageux au bout de six mois, mais tous les bons traitements du monde n'ont pas eu raison de son abattement. Aussi, notre antipathie pour un cheval manquant ainsi de gaieté nous a-t-elle empêché de nous intéresser davantage à son éducation.

Modifier le « broncho » par voie de sélection et de croisement, c'est l'œuvre de plusieurs années. Il est à remarquer que les premiers « ranches » canadiens datent seulement de 1881, époque où la construction du « Canadian Pacific Railway » fut résolument poursuivie ; c'est quatre ans plus tard, après l'inauguration du chemin de fer transcontinental, qu'il y eut contact entre le monde civilisé et la région où se pratique le grand élevage libre. En la visitant alors, nous avons remarqué qu'indépendamment des bandes nombreuses de juments et de poulains errant sur la prairie, les principaux exploitants possédaient déjà des étalons de différentes races pour lesquels des écuries avaient été construites dans le voisinage du « corral » et des habitations du personnel. Plus tard, c'est-à-dire vers la fin de 1891, un second voyage nous a permis de constater une amélioration dans la population chevaline des « ranches » ; on

y distinguait beaucoup de beaux poulains demi-sang, dont le seul défaut était peut-être de laisser encore à désirer sous le rapport de la taille ; de plus, de nombreuses juments avaient été acquises dans l'Est ou importées d'Europe.

Toutefois, le moment n'est pas encore venu d'apprécier quel avenir financier est réservé à l'industrie dont il s'agit.

Nous savons qu'avant de donner des fruits, elle entraîne des sacrifices devant lesquels beaucoup d'intéressés finissent par se rebuter.

Mais, sauf exceptions, les « ranches » n'ont eu ni le temps, ni l'occasion de s'affirmer par la production des types recherchés sur les marchés. L'état de ceux-ci est d'ailleurs resté très défavorable, non seulement par suite de la surélévation des droits à l'entrée aux États-Unis, mais aussi à cause de très importantes restrictions dans l'emploi de plusieurs catégories de chevaux.



M. LE VICOMTE GAËTAN DE CHEZELLES.

L'élevage en plein air est favorisé dans l'Ouest canadien par l'absence de toute humidité excessive et persistante de l'atmosphère. Indépendamment des autres avantages de cette situation climatérique, il est à remarquer que les succulentes graminées de la prairie ne sont pas sujettes à se corrompre quand le clair soleil du pays les a mûries ; elles subsistent alors à l'état d'excellent foin. D'ordinaire, il tombe peu de neige ; mais, durant les années exceptionnelles où elle est assez épaisse pour empêcher le bétail de brouter, le cheval réussit encore à se nourrir, grâce à la facilité avec laquelle il dégage le sol en le grattant du sabot. Hâtons-nous d'ajouter que tout « rancher » prudent est tenu de récolter de grandes quantités de foin sauvage ; les meules en sont protégées contre les appétits prématurés

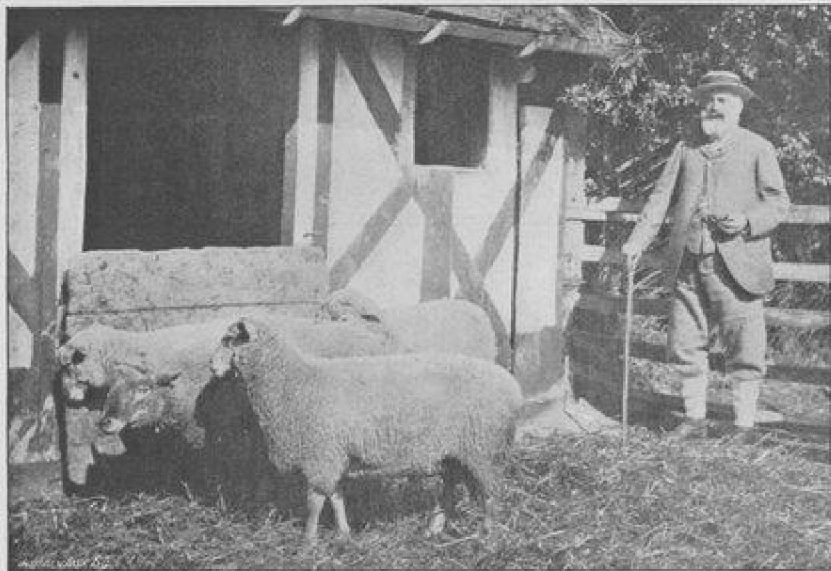
des animaux par des clôtures qui, dans le cas de disette, doivent être jetées bas.

Colombie britannique. — Pays de « general farming » dont le climat, sur le littoral, est tempéré et humide. L'usage usuel du mot « ranche », dans tout le « West » américain, le fait appliquer, dans certains districts de la province, tels que ceux de Chillicoten, d'Okanagan, etc., à des établissements qui sont plutôt d'importantes fermes que des centres de grand élevage.

Rien de particulier à signaler en ce qui concerne la population chevaline, laquelle est originaire des territoires occidentaux des États-Unis et du Canada.

M. John Dyke, un agent commercial très actif du Canada, à Liverpool (Angleterre), signale l'importation d'étalons noirs allemands pour corbillards et cortèges funèbres, « les chevaux

(1) Voir le *Sport Universel illustré* du 15 décembre 1895.



M. LE VICOMTE ARTHUR DE CHEZELLES, LE VENEUR-CULTIVATEUR.

« légers de cette robe n'étant jamais demandés pour d'autres usages ». C'est d'Allemagne que proviennent la plupart des chevaux de tout genre importés à Liverpool (11,642 chevaux en 1893).

Des chevaux reçus de la République Argentine, à la faveur d'une baisse inusitée des taux de fret, « ont occasionné beaucoup de mécontentement ». Le dernier lot de ces animaux, par le *Helene*, s'est vendu en moyenne à 8 liv. sterl. la tête, le prix supérieur étant 15 liv. st. 5 sh. et le plus bas 4 liv. st. 10 sh. « Ils étaient en général » vicieux et mal dressés, de sorte que la Fédération canadienne n'aurait point

RENDEZ-VOUS AU PUIT DU ROI
(FORÊT DE COMPIÈGNE).

« à craindre, d'ici à un avenir éloigné, la rivalité » des éleveurs sud-américains, beaucoup de temps » étant indispensable pour modifier une race de » chevaux. »

Cette observation confirme notre précédente affirmation relativement aux chevaux américanisés de race espagnole, tels que le « broncho » de l'Ouest canadien.

« L'exportation des étalons Clydesdale et Shire, » vers le Canada et les États-Unis, s'est sensiblement réduite », continue M. Dyke; « en fait, l'on » élève ici moins d'étalons que précédemment, les » intéressés ayant constaté que les prix d'exportation » sont à peu près aussi favorables dans le cas des » hongres. Au demeurant, la jument de gros trait, » de pure race, a été la meilleure source de bénéfice » du fermier durant la dernière saison de mauvais » temps et de prix réduits. »

Parmi les acheteurs récents d'animaux reproducteurs primés de gros trait, M. Dyke cite MM. Mac Gregor et C^{ie}, de Brandon (Manitoba), lesquels se sont beaucoup préoccupés de l'amélioration des races dans leur province et les territoires. En terminant, l'auteur du rapport constate que les chevaux de voiture et hunters, reçus du Canada, se sont vendus facilement à de bons prix.

De Belfast, M. H. Merrick écrit que peu de produits canadiens sont débarqués directement en Irlande. Il estime que, dans ce pays, les chevaux de voiture, tels que les Américains en achètent ordinairement au Canada, se vendraient bien à raison de 50 à 70 livres sterling. Les cobs, d'une taille de 1m50 à 1m55, sains et aux belles allures, valent 30 à 45 livres sterling.

(Extrait du livre de M. F. Van Bruyssel, *Le Canada*.)



LA RENTRÉE AU CHENIL.